

LE MYTHE DE L'ENFANT DANS *DOUZE CONTES VAGABONDS* DE GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ

Weinpanga Aboudoulaye Andou

FLLA- Université de Lomé

andouaboudou@yahoo.fr

Reçu : 23 octobre 2021

Accepté : 15 novembre 2021

DOI : <https://doi.org/10.21071/ltap.v6i6.14045>

Résumé

Cet article se propose d'analyser, au moyen de la sociologie de la littérature, la perception que l'écrivain colombien Gabriel García Márquez a de l'enfant à travers les contes de l'anthologie *Douze contes vagabonds* (1992). La création esthétique de cet auteur se nourrit de fond en comble du réalisme magique et peint le personnage de l'enfant, à la fois, comme une merveille et une calamité. L'image que le narrateur présente des petits enfants varie d'un conte à l'autre et suscite la curiosité de la science littéraire. Ainsi, dans certains contes l'enfant est peint comme une bénédiction de Dieu, un symbole d'humilité, le lieu de la présence de l'innocence, de la sagesse et de la sainteté. Cependant dans d'autres contes, il est décrit comme objet de terreur épouvantable.

Mot-clés : mythe, enfant, vision, miracle, désastre.

THE MYTH OF THE CHILD IN *STRANGE PILGRIMS* BY GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ

Abstract

This article aims to analyze, through the sociology of literature, the viewpoint that the Columbian writer Marquez has on the child through the stories included in *Strange Pilgrims* (1992). The aesthetic creation of this author is fed from top to bottom with magical realism. These short stories portray the character of the child, on the one hand as wonder and on the other hand as a calamity. The image the narrator presents of the children changes from one story to the other and it arouses the interest of the literary science. In some stories, the child is portrayed as God's benediction, a symbol of humility, the place of innocence, wisdom, and holiness. However, in other stories, he or she is described as an awful object of terror.

Keywords: myth, child, vision, miracle, disaster.

LE MYTHE DE L'ENFANT DANS *DOUZE CONTES VAGABONDS* DE GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ

Weinpanga Aboudoulaye Andou

FLLA- Université de Lome

andouaboudou@yahoo.fr

Aborder le sujet du mythe de l'enfant dans *Douze contes vagabonds* de G. García Márquez exige qu'on clarifie, d'entrée de jeu, les concepts clés qui le structurent. Ainsi, dans *Dictionnaire des mythes littéraires*, Pierre Brunel a jugé raisonnable de se référer à Mircea Eliade qui dit : « Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements » (1988 : 15). Dans *Le dictionnaire du Littéraire*, P. Aron, D. Saint-Jacques et A. Viala définissent ce terme à partir de son étymologie :

Le mot mythe vient du grec « mythos » qui signifie « récit », « fable » et, plus en amont « parole » : le mythe est donc « une histoire fabuleuse qui se raconte ». Ces histoires établies en tradition offrent en général, sous une forme allégorique, des explications de l'inexplicable. Au sens restreint, les spécialistes conçoivent le mythe comme un récit se rapportant à un état du monde antérieur à l'état présent et destiné à donner une cause à l'ordre des choses : le mythe est, en ce sens, récit des origines. Au sens plus courant, il désigne tout récit fondé sur des croyances fabuleuses, et qui éclaire un trait fondamental des conditions humaines. (Aron, Saint-Jacques et Viala 2002 : 387)

En ce qui concerne la notion d'enfant, le *Dictionnaire des mythes littéraires* cité antérieurement la clarifie comme un être humain jeune dont l'âge est compris entre zéro et quinze ans. Pour ce qui est du mythe de l'enfant, il réside dans le fait qu'il est un alter ego, un être étranger non seulement à la personne adulte mais aussi au chercheur car l'enfant étant objet de recherche dans presque toutes les branches du savoir, il naît un rapport de différence ou d'étrangéité entre lui et le chercheur. Le thème de l'enfant est toujours en vogue. Victor Hugo dans *Les contemplations* (1856), Richard Wright dans *Black Boy* (1945), Camara Laye dans *L'enfant noir* (1953) ne manquent pas d'en parler avec ferveur et enthousiasme. De même, nombreux sont les organismes non gouvernementaux comme l'UNICEF (Organisation des Nations Unies pour l'Enfance), le BICE

(Bureau International Catholique de l'Enfance), Planète Enfants & Développement etc. qui œuvrent pour la protection, le bien-être et l'épanouissement de l'enfant. Il fait également l'objet d'une attention particulière dans les sciences sociales. Ainsi, Josie Bernicot et Alain Bert – Erboul constatent :

Un tournant capital dans les études sur le développement de l'enfant (incluant le domaine du langage a été accompli par le psychologue Alfred Binet au début du XXe siècle avec L'étude expérimentale de l'intelligence en collaboration avec Theodore Simon (1905 et 1908). (Bernicot et Bert – Erboul 2014 : 25)

Le thème de l'enfant se retrouve aussi chez les auteurs latino-américains. En scrutant la littérature de l'Amérique non anglo-saxonne, l'on se rend à l'évidence que l'enfant constitue une source d'inspiration inépuisable. La thématique de l'enfant y occupe une place non moins prépondérante et bénéficie d'une représentation à multiples facettes. Tantôt l'enfant est représenté comme le symbole de la candeur, de l'innocence, de la vérité, de la confiance et même de l'espoir ; tantôt, il est aussi l'incarnation de perversité effroyable. C'est pour cela que le personnage de l'enfant qui transparaît dans *Douze contes vagabonds* de G. García Márquez ne laisse point le lecteur indifférent. En effet, comme l'intitulé de l'œuvre le dévoile déjà, il s'agit d'une anthologie composée de douze récits écrits par le prix Nobel de littérature (1982) dans un style où le surnaturel se mêle au réel. Les contes de la collection sont écrits sur une période de dix seize ans, depuis 1976 jusqu'à 1992. Elle amène le lecteur à s'interroger sur soi et sur le monde, pose les questions existentielles les plus angoissantes telles que l'éthique et la morale, la vie et la mort, le bien et le mal, etc. Partant des révélations de la collection des contes marquesiens sur l'enfance, il y a lieu de chercher à comprendre, d'où la problématique suivante : Pourquoi l'enfant constitue-t-il un mythe permanent dans la fiction narrative de *Douze contes vagabonds* de G. García Márquez ? Pour répondre à cette interrogation, nous nous proposons d'adopter la sociocritique de P. Zima (1985) comme approche méthodologique puisque de lui, P. Dirx retient ceci : « Son objectif est de décrire comment des problèmes sociaux ou des intérêts particuliers se trouvent inscrits dans les structures du texte (littéraire ou non) » (Dirx 2000 : 88).

Notre étude s'articule autour de trois axes principaux, à savoir :

- L'enfant comme réalité socioculturelle

- L'enfant comme objet de fascination
- Les relations parents - enfants.

1. L'enfant : une réalité socioculturelle

Partant du constat selon lequel l'enfant peut être défini comme un jeune être humain, garçon ou fille, en cours de développement et dépendant de ses parents ou autres adultes dans l'ensemble des contes marquesiens, il est évident qu'il symbolise le noyau de la famille. En conséquence, il se révèle tantôt comme objet d'espoir, tantôt comme une infamie pour la société.

1.1. L'enfant : noyau de l'existence humaine et objet de félicité

L'enfant assure la pérennité de la vie humaine et l'héritage de la culture car pour se perpétuer la nature humaine a besoin d'hérédité biologique et sociale. Ainsi, dans les sociétés traditionnelles, ne pas avoir d'enfant est interprété comme une malédiction. Cette réalité ne passe pas inaperçue dans la fiction narrative de *Douze contes vagabonds*. Dans le conte intitulé « María dos Prazeres », l'on se rend compte que la vieille María dos Prazeres, songeant à sa mort prochaine décide de confier le soin de sa tombe à son chien Noi. Le narrateur en témoigne :

Peu après cinq heures, avec douze minutes d'avance, Noi apparut sur la colline, bavant de fatigue et de chaleur, mais arborant une fierté de gamin victorieux. Dès cet instant, María dos Prazeres surmonta sa terreur de n'avoir personne pour pleurer sur sa tombe. (García Márquez 1995 : 93)

Selon un adage populaire, à défaut de ce qu'on aime, on se contente de ce qu'on a. C'est bien le cas de la vieille María dos Prazeres qui, à défaut d'un enfant pour pleurer sur sa tombe, se contente des aboiements d'un chien. Or, le jour des morts n'est guère célébré par des animaux mais par des humains, notamment les femmes et les enfants tel que l'avoue Roy dans le passage suivant :

Vers minuit, le 1^{er} novembre, femmes et enfants, à la lumière des chandelles, défilent vers les lieux de repos de leurs proches, ornant leurs pierres tombales de serviettes brodées et de victuailles, tandis que retentit l'écho des chants traditionnels des Indiens purépechas implorant le repos des âmes. (Roy 2015 : 79)

Si le personnage principal de ce conte n'a personne d'autre que son chien pour le pleurer et visiter sa tombe, il est clair que María dos Prazeres

n'a pas de descendance ou de progéniture. Cela explique, selon le narrateur, la longue solitude dans laquelle elle se recroqueville avec comme unique compagnon son chien Noi, malgré une fortune colossale :

La porte à peine fermée, elle prit le petit chien dans son bras, le cajola, . . . Elle avait pris sa retraite de sa propre volonté après avoir amassé sou à sou, une fortune sans trop de sacrifices amers, et choisi comme ultime refuge le très ancien et très noble bourg de Gracia, qu'absorbait déjà l'extension de la ville. (García Márquez 1995 : 90)

L'absence d'enfant dans la vie de María dos Prazeres ne la rend pas aussi heureuse qu'elle l'aurait souhaité. Elle aurait aimé en avoir un, le cajoler, lui léguer son trésor et lui confier sa sépulture plutôt que ce soit un chien qui aille aboyer sur sa tombe. Pour preuve, elle finit par confier la garde même de son chien à une fille du voisinage. Le conteur dans cette partie de l'œuvre de García Márquez en donne la confirmation :

Un dimanche, en rentrant du cimetière, elle trouva sur le palier la petite fille qui vivait dans l'appartement d'en face . . .

Alors María dos Prazeres lui fit la proposition qu'elle méditait depuis longtemps. Si un jour, il m'arrive quelque chose, occupe-toi de Noi, lui dit-elle. Tout ce que je te demande c'est de le laisser libre le dimanche et de ne t'inquiéter de rien. (García Márquez 1995 : 96)

Ce fragment est révélateur du grand vide que l'inexistence de l'enfant creuse dans la vie de la vieille María dos Prazeres. Ce conte de l'écrivain colombien pose un problème métaphysique profond auquel le personnage principal est confronté. L'enfant est un don de Dieu, une bénédiction divine. Le manque d'enfant s'interprète comme un malheur, un désastre, une malédiction qui provoque un creux profond qu'aucun chien ni qu'aucune fortune ne peut combler.

Cette valeur indiscutable de l'enfant est prise en compte dans la réalisation des objectifs du millénaire qu'Olivier Dabène (2007 : 246) évoque dans *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*. Il s'agit de protéger les enfants, non seulement en réduisant leur taux de mortalité mais encore en les scolarisant tous, filles et garçons, sans distinction de sexe.

Si l'enfant mérite soin et protection cela signifie qu'il est d'une importance capitale et ne pas en avoir peut être source de mélancolie comme c'est le cas du personnage Maria dos Prazeres.

C'est pour cela que la naissance d'un enfant est souvent un événement heureux. Ses géniteurs reçoivent de part et d'autre des félicitations et des présents qui les rendent joyeux. Il est la relève de la société lorsqu'en grandissant, son attitude est bonne et suscite l'approbation sociale. En cela il constitue une source d'espoir.

En scrutant le conte « La lumière est comme l'eau », on découvre deux personnages principaux qui ne sont que des enfants de neuf et sept ans. Ce sont eux qui remportent miraculeusement le prix de l'excellence à l'école. Parlant d'eux, le raconteur déclare ce qui suit :

Totó et Joel, qui les deux années précédentes avaient été les derniers de la classe, remportèrent au mois de juillet le prix d'excellence et reçurent les félicitations du directeur. (García Márquez 1995 : 135)

Ce succès brillant ne peut que susciter la joie, l'admiration et l'espoir non seulement de la famille de ces enfants lauréats mais aussi de toute la société. C'est pourquoi, en plus du prix, les deux enfants excellents ont également reçu des cadeaux de leurs parents. Le narrateur dans ce passage de l'œuvre de Márquez révèle ce qui suit :

L'après-midi, sans qu'ils aient eu à les redemander, ils trouvèrent dans leur chambre les équipements de plongée dans leur emballage d'origine. (García Márquez 1995 : 135)

Mais la liste des récompenses est longue car les parents, très fiers de leurs enfants primés sont allés jusqu'à organiser une fête, selon le constat du conteur :

Le jour des prix, les deux frères furent acclamés comme un exemple pour l'école et on leur remit leurs diplômes. Cette fois, ils n'exigèrent rien parce que les parents ne leur avaient pas demandé ce qu'ils désiraient. Ils furent si raisonnables qu'ils se contentèrent d'une fête à la maison pour faire plaisir à leurs camarades d'école. (García Márquez 1995 : 135)

Ces cadeaux, ces prix et cette fête dont jouissent ces enfants ne sont pas un tintamarre mais une récompense méritée dont l'objectif est de les encourager à viser toujours l'excellence et à attirer d'autres enfants à en faire autant afin que leur avenir soit radieux et que la république qu'ils vont hériter des adultes soit prospère et rayonnante car seul le travail bien fait peut garantir la réussite de toute communauté humaine. Ainsi, pour

construire efficacement la société de demain, les adultes n'ont d'autre alternative que de fonder leur espoir sur leur progéniture dont ils ont le devoir et l'obligation d'éduquer et de conduire à la réussite.

La joie et le bonheur que procure toute progéniture laissent découvrir la valeur de l'enfant qui mérite d'être protégé par les lois de la société. Broca le reconnaît en ces termes :

Tout aussi réprimé était l'avortement qui venait compléter les procédés de régulation naturelle et touchait tous les milieux sociaux, même s'il concernait plutôt les milieux défavorisés. (...) Il a fallu attendre 1874 pour que les lois sur la réglementation du travail des enfants commencent à être respectées. (Broca 2017 : 12)

Certes, l'enfant fait la fierté de sa famille. Cependant, il faut tout de même noter qu'il n'est pas toujours une source de bénédiction.

1.2. L'enfant : objet de scandale

La fiction marquisienne ne fait pas que l'apologie des enfants. La progéniture peut être aussi une terreur pour ses parents et la société. En parler ne consiste pas à aborder les fléaux tels que la pédophilie, le phénomène des enfants jetables aux Etats-Unis, la maltraitance etc. dont sont victimes des milliers d'enfants mais à analyser des indices de délinquance criminelle provenant des enfants dans l'œuvre de l'écrivain colombien. Le narrateur ne s'interdit point de relever et de vitupérer les actes macabres posés par des mineurs. C'est bien le cas de deux petits garçons anonymes qui font mourir leur institutrice par empoisonnement. Effectivement, dans le conte intitulé « L'été heureux de madame Forbes », apparaît une jeune dame, madame Forbes, comme l'indique bien le titre du conte. Il s'agit d'une enseignante dont la sévérité et la rigueur sont interprétées comme de la méchanceté. En réplique à ce dur caractère, les deux bambins préméditent et posent un acte abominable, selon le constat du narrateur dans ce fragment :

Deux jours après la substitution du vin, tandis que nous prenions notre repas matinal, mon frère me fait comprendre d'un regard déçu que la bouteille empoisonnée était encore intacte dans le buffet. C'était un vendredi, et la bouteille demeura pleine pendant tout le week-end. Mais dans la nuit du mardi, Mme Forbes en but la moitié en regardant les films érotiques à la télévision. (García Márquez 1995 : 128)

Dans cette partie de la fiction marquesienne, le génie de l'enfant n'a pas servi à émerveiller mais à produire un acte tragique. Cette intoxication, comme nous l'avons déjà dit antérieurement, conduit à coup sûr la dame vers une fin tragique, tel que le dévoile le conteur :

Au petit jour, elle parla seule pendant un long moment, déclama Schiler à pleine voix, comme sous l'emprise d'une folie frénétique, et acheva sa tirade par un long cri final qui résonna dans toute la maison. Puis elle poussa du tréfonds de son âme plusieurs soupirs et succomba dans un sifflement triste et continu pareil à celui d'un bateau à la dérive. (García Márquez 1995 : 129)

Cet acte relève de la barbarie. Certes, il est commis par des mineurs et cela peut relever d'un manquement de la part de la responsabilité parentale car, du point de vue de Viaux, « nul ne doute que le petit humain, pour se développer dans les meilleures conditions possibles, doit disposer d'un milieu familial protecteur et stimulant, capable aussi de gérer les conflits interpersonnels. » (2000 : 115). Cette conviction de Jean-Luc Viaux aurait été prise au sérieux par les géniteurs de ces gamins que cet assassinat aurait pu être évité. Néanmoins, aucune raison ne justifie un crime. L'institutrice Forbes a beau être autoritaire, rien ne justifie ce sort triste et pathétique qui lui a été affligé. Une telle atrocité commise par des mineurs n'est point différente de celles que commettent les enfants soldats. Si de petits garçons ont eu l'audace de tuer leur enseignante, il y a lieu de se demander si quelque chose peut les empêcher de s'enrôler dans des conflits armés. Cette déviance des adolescents que le lecteur constate dans ce passage de la production narrative marquesienne préoccupe au plus haut la société. D'après Jean-Marie Peticlerc: « Tous, nous sommes aujourd'hui surpris, inquiets, voire abasourdis par la montée de la délinquance et de la violence chez les enfants et adolescents. » (2004 : 9)

Au moyen d'une approche théorique qui ne s'entend pas en dehors de la sociologie de la littérature nous découvrons que *Douze contes vagabonds* de G. García Márquez révèle une figure ambiguë du personnage de l'enfant car il est à la fois un bijou et une folie. C'est pour cela que cette œuvre narrative est fascinante à la lecture. Même si le personnage de l'enfant est ancré dans le réel et pose un problème sociétal, le narrateur ne manque pas de lui donner une dimension fantastique qui n'est pas remise en cause par l'imagination.

2. L'enfant : objet de fascination

Evidemment, l'ignominie commise par des adolescents sur l'institutrice Forbes écœure, et bouleverse le lecteur. Néanmoins, le narrateur ne s'est pas interdit de faire de l'enfant, un personnage qui incarne le mystère. L'auteur G. García Márquez étant toujours attaché au réalisme magique, il n'y a pas de raison que la fascination soit en reste dans cette partie de sa production littéraire. Dans l'extrait suivant O. Dabène confirme que l'écrivain colombien figure en bonne posture parmi ceux qui ont fait briller le réalisme magique :

Le réalisme magique est apparu dans les années 1960-1970 et a provoqué l'explosion de la littérature latino-américaine et sa renommée mondiale. Les auteurs transforment des événements du quotidien en incluant des éléments de croyances populaires et religieuses de la mythologie propres aux Latino-Américains, déformant ainsi la réalité à travers une atmosphère surnaturelle . . . Des auteurs comme Gabriel Garcia Márquez, Mario Vargas Llosa, Jorge Luis Borges et Isabel Allende participent à la création d'un mouvement littéraire qui décrit l'histoire et la vie des peuples latino-américains. (Dabène 2006 : 46)

2.1. L'enfant génie

Le merveilleux est très impressionnant dans cette œuvre narrative de Márquez, notamment lorsqu'on s'appesantit sur le crack et la candeur du personnage de l'enfant qui relèvent du surnaturel.

Le brio des personnages enfants tels que Totó, un garçon de neuf ans et son frère Joel de sept ans, n'est souvent pas donné aux communs des mortels. Ils avaient été derniers de leur classe mais pour avoir redoublé miraculeusement d'efforts, ils sont devenus les meilleurs à telle enseigne qu'ils ont remporté le prix d'excellence. Passer du pire au meilleur est symbole d'un effort qui sort de l'ordinaire. Partant de ce constat, l'on peut affirmer sans ambages qu'en tout enfant dort un talent qui peut se réveiller à tout moment.

Hormis ces écoliers qui fascinent leur entourage par un travail efficace, le lecteur découvre un type de personnage enfant qui brille par le don de la clairvoyance dans le conte « Un métier de rêve ». Il s'agit effectivement d'une fille nommée Frau Frida. Elle est née avec un pouvoir surnaturel qui lui permet d'interpréter les rêves, de prévoir voire d'anticiper l'avenir. Le narrateur la présente ainsi :

Troisième des onze enfants d'un commerçant prospère du vieux Caldas, dès qu'elle avait su parler elle avait instauré dans la maison la bonne habitude de raconter ses rêves à jeun, dès son réveil, moment où leurs vertus prémonitoires sont encore à l'état pur . . . Mais Frau Frida avait un système de prédictions bien à elle. (García Márquez 1995 : 61)

Selon le conteur, ce talent de rêveuse n'a pas été vain puisque la petite Frau Frida en a finalement fait un métier noble :

Alors, elle frappa pour demander un emploi à la porte de la première maison où elle pensa qu'il ferait bon vivre, on lui demanda ce qu'elle savait faire et elle répondit la vérité : « Rêver ». (...) Elle fit bien et longtemps, surtout pendant les années de guerre, lorsque la réalité était plus sinistre encore que les cauchemars. Elle seule avait le pouvoir de décider, à l'heure du petit déjeuner, ce que chacun devait faire ce jour-là et comment il devait le faire, jusqu'au jour où ses prédictions devinrent l'autorité de la maison. (García Márquez 1995 : 161-162)

En se servant de son don d'oracle pour faire fortune, le personnage Frau Frida se révèle comme un être surnaturel à qui la chance n'a jamais cessé de sourire.

2.2. L'enfant : un être candide et saint

L'enfance, c'est aussi la qualité d'une personne pure et sainte. L'enfant symbolise l'innocence et la naïveté. C'est pour cela qu'il apparait comme un ange et, par conséquent, irréprochable. En parcourant le conte "La sainte" le narrateur nous amène à la découverte d'un personnage dont l'image fantasmagorique révèle à la fois le dramatique, le magique et le merveilleux. Ce personnage nommé la sainte l'est effectivement. Morte et inhumée, son cadavre est resté inaltéré. Pour avoir un éclairage sur cet événement, à la fois bouleversant et merveilleux, son père Margarito Duarte se rend à Rome pour rencontrer le Souverain Pontife avec le cadavre de sa fille. Le passage suivant en dit long :

Celle-ci, plus belle encore que sa mère, mourut à l'âge de sept ans . . . Mais le plus surprenant, toutefois, était l'absence de pesanteur du corps.

Des centaines de curieux, attirés par la rumeur du miracle envahirent le village. Aucun doute n'était possible. L'incorruptibilité du corps était un signe incontestable de sainteté et l'évêque du diocèse alla jusqu'à corroborer

l'opinion selon laquelle un tel prodige devait être soumis au verdict du Vatican. (García Márquez 1995 : 39)

Certes il y a des évènements qui choquent, mais il n'y en pas de plus pathétique que la mort d'une gamine. Cependant le mystère qui entoure le cadavre de la fillette et qui fait penser à une intervention divine suscite l'étonnement et le fantasme qui amènent les personnages éplorés à surpasser les traumatismes du deuil. Cela évite des pleurs et des cris de détresse et incite chacun à cogiter sur sa vie et sa mort prochaine. Cette histoire fantastique de la sainte relève encore du réalisme magique car l'auteur donne une charge mythique à ce qui est horrible. Parlant du fameux réalisme magique, Scheel renchérit que la place de Márquez y est incontestée :

Le phénomène ne manque pas de salsa, puisque Newsweek, magazine d'anticipation pour être régulièrement antidaté d'une semaine au moins, vient pour sa part d'annoncer la mort du réalisme magique (l'authentique, le latino-américain, celui « créé », selon eux, vers 1968 par le prophète Gabriel García Márquez). (Scheel 2014 : 11-12)

De même, dans le conte « Épouvantes d'un mois d'août », la vieille fortunée María dos Prazeres décide de remettre son chien aux soins d'une fillette qui vit en face d'elle, avant la fin de ses jours ici-bas, parce qu'elle voit en cette enfant, quelque'un de sûr, un être innocent, pur et incorruptible. Cette candeur se vérifie également au niveau de la dépouille des enfants comme celle de la sainte que nous avons déjà évoquée dans les lignes antérieures. La décision et le choix de la vieille ne sont nullement hasardeux mais fondés sur le fait que l'enfant est une créature merveilleuse.

La sociologie de la littérature que nous utilisons comme théorie prend en compte les valeurs morales de l'enfant et sa folie criminelle. De ce fait, il est également judicieux d'aborder son environnement immédiat.

3. Rapports parents-enfants

Même si l'enfant est un don de Dieu, il est tout de même clair qu'aucun enfant n'est tombé du ciel. Tout enfant naît d'un père et d'une mère à qui incombent le devoir et l'obligation d'en prendre soin. Ainsi, les relations entre géniteurs et progéniture constituent une donnée intéressante dans une approche qui est celle de la sociologie de la littérature.

3.1. Le drame de l'enfant abandonné

L'influence des géniteurs est déterminante dans la formation de la personnalité de base de l'enfant :

Les relations revêtent une importance fondamentale dans notre expérience de pédopsychiatres. En paraphrasant Winnicott, nous dirions volontiers que tous les enfants que nous rencontrons sont déjà en relations, en liens avec d'autres personnes, au premier rang desquels les parents. (Bourrat et Garoux 2003 : 1)

Pour Prado (2014, p.12), ces parents doivent être des modèles afin que leur progéniture acquière une bonne éducation et jouisse plus tard d'un avenir radieux :

Un arbre, avant d'avoir des branches et des fruits, enfonce ses racines profondément dans la terre. Il en va de même pour l'enfant. Les racines de l'enfant, c'est son attachement à ses personnes de référence primaires. (Prado 2014 : 12)

Aucun enfant ne demande à venir au monde si ce n'est la volonté des parents. Cependant, il n'en demeure pas moins vrai de constater que beaucoup de parents consacrent très peu de temps à leurs enfants. Dans ce passage nous ne focalisons pas notre analyse sur les enfants rejetés par leurs géniteurs et qui se retrouvent à la rue mais nous voulons démontrer l'importance capitale de la proximité des parents avec leurs enfants. À ce propos Olivier Galland fait remarquer :

La famille reste plébiscitée par toutes les générations et par les jeunes en particulier (82% des jeunes Européens considèrent en 1999 qu'elle est « très importante » dans leur vie et ce taux s'est accru par rapport à 1990) . . . Cependant, si la famille est loin d'être rejetée, les relations que les jeunes entretiennent avec elle se transforment assez profondément et le contrôle qu'exercent les parents sur la vie des jeunes et même des adolescents ou des pré-adolescents semble se relâcher. (Galland 2007 : 212)

Le déficit de cette proximité peut se révéler catastrophique non seulement pour la famille mais aussi pour les proches et toute la société. L'absentéisme chronique des parents auprès des mineurs ou des adolescents peut les conduire à poser des actes diaboliques. Dans le conte « L'été heureux de madame Forbes », la responsabilité de l'assassinat de l'institutrice incombe plus aux parents qu'aux enfants car le discours du

narrateur révèle que les parents ne consacrent pas suffisamment du temps aux enfants : « Parfois, nous rentrions alors que nos parents étaient déjà couchés, . . . La décision d'engager une institutrice allemande ne pouvait venir que de mon père, un écrivain des Caraïbes, avec plus de prétentions que de talents. » (García Márquez 1995 : 145).

Si ces gosses avaient des parents bienveillants, le crime commis sur leur maîtresse n'aurait pas eu lieu. Le facteur temps est très déterminant dans toute éducation, notamment celle des mineurs. Les personnages enfants qui transparaissent dans cette partie de l'œuvre narrative marquesienne ne sont ni marginaux, ni rejets de la rue. Cependant, ils ont commis une abomination qui relève d'une délinquance indescriptible à cause du fait d'avoir des parents hyper occupés par autres choses que l'éducation de leurs garçons. L'autre personnage adulte qui mérite d'être blâmé dans cet assassinat, même si le crime est indiscutablement condamnable, est madame Forbes elle-même car elle a prêté le flanc en s'enfermant dans sa chambre pour suivre des émissions obscènes sur son écran alors que les petits enfants le savaient. Le conteur le dévoile en ces termes : « C'était un vendredi, et la bouteille demeura pleine pendant tout le week-end. Mais dans la nuit du mardi, Mme Forbes en but la moitié en regardant les films érotiques à la télévision. » (García Márquez 1995 : 128)

En sa qualité d'institutrice, elle contrarie le bon exemple qu'elle est censée donner aux enfants dont l'éducation lui a été confiée. Suivre des films pornographiques relève d'un manquement grave à l'éthique parce qu'ils influent dangereusement sur le mental des enfants mineurs selon le constat de Serge Tisseron :

Les enfants grandiraient -ils aujourd'hui en quelque sorte « sous influence », soumis aux caprices d'un nouveau pouvoir qui serait celui de la télévision et du cinéma ? . . . L'accusation portait alors sur sa légèreté, voire sa pornographie qui risquaient de provoquer chez les jeunes des comportements amoraux et de les détourner. (Tisseron 2000 : 85)

Ces enfants moins soignés et négligés coexistent avec d'autres qui bénéficient d'une attention particulière de leurs parents.

3.2. Le mythe de l'enfant gâté

Nombreux adultes pensent que choyer les enfants peut les conduire à la déviance voire à la dérive. En fait l'éducation des enfants nécessite des

méthodes dures. Pour eux, il n'est point indispensable d'amadouer un enfant au point de l'amener à croire que la vie est facile tel que l'affirme :

Dans bien des cultures, surtout celles qu'on dit « traditionnelles », éducation et rigueur sont inséparables. Par exemple ce verset de la Bible : « Qui ménage sa baguette hait son fils. Qui aime corrige avec rigueur » (Proverbes XIII, 24). Nous n'allons pas ressortir ici le cliché du pessimisme judéo-chrétien ; on retrouve le même genre de conseil dans d'autres cultures. (Reboul 1989 : 85)

Par contre, la philosophie véhiculée dans cette partie de la littérature narrative marquésienne est celle qui exclut toute méthode forte dans le processus de formation des enfants mineurs. Le caractère dur de madame Forbes a amené les enfants à la haïr viscéralement. Les relations entre elle et les petits enfants ont toujours été exécrables, comme le témoigne un des personnages narrateurs de cette œuvre de Márquez : « Nous nous exécutâmes aussitôt en nous efforçant de ne commettre aucune erreur car après deux semaines passées sous la férule de Mme Forbes nous avons appris que vivre est la chose la plus difficile au monde. » (Márquez 92 : 121)

Un coup d'œil lucide sur ce passage montre que le manque de minimum d'affection rend l'existence infernale aux gamins. Un peu de tendresse ferait de ces enfants de petits anges. Cela éviterait la mort atroce de l'institutrice allemande. Ces petits garçons criminels et leur maitresse pouvaient être les meilleurs amis au monde si la dame avait mis un peu d'eau dans son vin. Cela est d'autant plus vrai lorsqu'on s'appesantit à nouveau sur « La lumière est comme l'eau », conte dans lequel les enfants n'apparaissent pas comme des saints puisqu'ils sont très capricieux, mais étant donné qu'ils ne sont guère soumis à un caractère répressif, ils sont passés de la médiocrité à l'excellence et puisqu'ils sont choyés et encouragés avec des cadeaux, ils s'efforceront de faire davantage mieux. Ces enfants sont entourés de soins attentifs et tendresse à telle enseigne qu'ils sont devenus faiseurs de lois. Ils n'hésitent pas à imposer leur volonté à leurs parents, selon les révélations du narrateur :

Pour Noel, les enfants redemandèrent un bateau à rames. « D'accord, dit le père, on l'achète en rentrant à Cartagena. »

Totó qui avait neuf ans, et Joel, sept ans, étaient plus têtus que ne le croyaient leurs parents.

« Non s'écrièrent-ils en chœur. On le veut ici et tout de suite. » . . . C'était un magnifique bateau en aluminium avec un filet doré qui marquait la ligne de flottaison. (García Márquez 1995 : 133)

Certes, Totó et Joel sont des enfants gâtés et débordant de caprices. Néanmoins, aucun trouble d'adolescence n'est constaté dans leur vie, encore moins des indices de crime.

Conclusion

Par le truchement de la sociologie de la littérature prônée par Pierre Zima (1985) et reprise par Paul Dirkx (2000), l'analyse du personnage de l'enfant dans *Douze contes vagabonds* de G. García Márquez nous amène à affirmer que l'enfant reste et demeure un mythe. Il est un être sur lequel la littérature et d'autres arts ne cessent de jeter un nouveau regard. L'œuvre de Márquez, à l'instar de beaucoup de contes, mythes et légendes depuis l'Antiquité gréco-romaine jusqu'à nos jours retrace le fonctionnement socioculturel de l'enfant. Les contes marquesiens symbolisent l'enfant comme une source d'inspiration et une figure incontournable de l'art littéraire car il y est représenté comme une problématique majeure et perpétuelle. La fiction narrative de l'auteur colombien, par l'entremise du réalisme magique révèle que l'enfant est un alter ego qui peut jouir du bien-être ou être confronté au malaise social lié à la condition humaine suscitant ainsi des questionnements existentiels et métaphysiques profonds.

Ouvrages Cités

- Aron, Paul ; Saint- Jacques, Denis, & Viala, Alain (2002). *Le dictionnaire du Littéraire*. Paris : PUF.
- Bernicot, Josie et Bert-Erboul, Alain (2014). *L'acquisition du langage par l'enfant*. Paris : Éditions in Press.
- Bourrat, Marie Michéle et Garoux, Roger (2003). *Les relations-enfants. De la naissance à la puberté*. Paris : Armand Colin.
- Broca, Alain de (2017). *Le développement de l'enfant. Du normal aux principaux troubles du développement*. Paris : Elsevier Masson.
- Brunel, Pierre (1988). *Le Dictionnaire des mythes littéraires*. Monaco : Éditions du Rocher.
- Dabène, Olivier (2007). *Atlas de l'Amérique latine. Violences, démocratie participative et promesses de développement*. Paris : Éditions Autrement.
- (2006). *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*. Paris : Armand Colin.
- Dirx, Paul (2000). *Sociologie de la littérature*. Paris : Amand Colin.
- Galland, Olivier (2007). *Sociologie de la jeunesse*. Paris : Amand Colin.
- García Márquez, Gabriel (1995). *Douze Contes Vagabonds*. Traduis de l'espagnol (Colombie) para Annie Morvan. Paris : Éditions Grasset – Fasquell.
- Pardo, Thierry (2014). *Une éducation sans école*. Montréal : Eco société.
- Petitclerc, Jean-Marie (2004). *Enfermer ou éduquer ? Les jeunes et la violence*. Paris : Dunod.
- Roy, Françoise (2015). *Comprendre le Mexique*. Montreal : Ulysse.
- Reboul, Olivier (1989). *La philosophie de l'éducation*. « Que sais-je ? » n° 2441. Paris : PUF.
- Scheel, Charles W. (2014). *Réalisme magique et réalisme merveilleux. Des théories aux Poétiques*. Paris : L'Harmattan.
- Tisseron, Serge (2000) : *Enfants sous influence. Les écrans rendent-ils les jeunes violents ?* Paris : Armand Colin.
- Viaux, Jean-Luc (2002). *L'enfant et le couple en crise. Du conflit psychologique au contentieux juridique*. Paris : Dunod.
- Zima, Pierre V. (1985). *Manuel de sociocritique*. Paris : L'Harmattan.

